

Une maison à Eragny pour l'auteur de *Paul et Virginie*

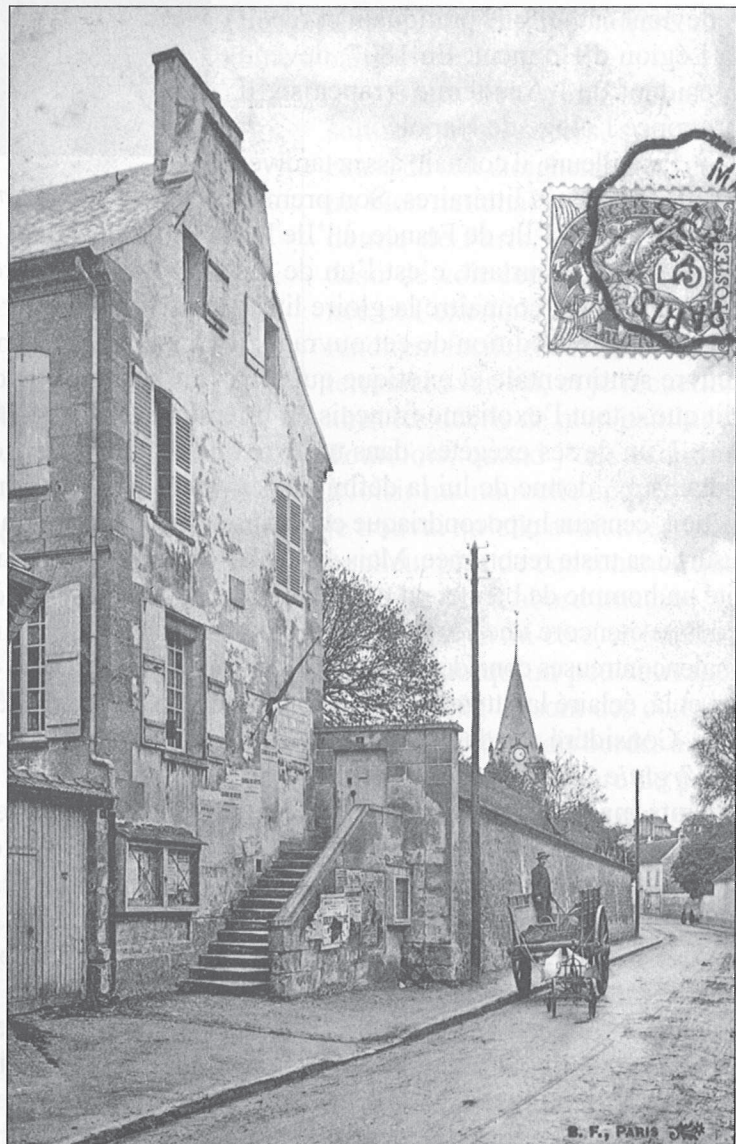
Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre, auteur d'un roman qui a connu un succès universel, a fini sa vie à Eragny-sur-Oise dans une maison qui existe encore. Nous évoquerons ci-après sa vie, son immortel chef-d'œuvre Paul et Virginie et les circonstances de son implantation à Eragny, qui était à l'époque un village rural.

Une vie romanesque

Sa vie est riche en péripéties ¹, certaines heureuses, car il était très doué intellectuellement, d'autres moins favorables en raison notamment d'un caractère difficile; en outre, il a traversé une période troublée puisque, né sous Louis XV, il a connu la Révolution avant de se rallier à Napoléon.

Jusqu'à l'âge de 34 ans, il a mené une vie aventureuse. Comme mousse, il s'est rendu en Martinique. Après ses études, muni d'un diplôme d'ingénieur militaire, il a cherché fortune à l'étranger; il a tout d'abord participé à la campagne d'Allemagne puis a été chargé d'une mission à Malte. Il a parcouru ensuite l'est de l'Europe, passant par Amsterdam, résidant en Russie et en Pologne avant de revenir à Paris. Y menant une vie assez misérable, il s'est laissé tenter par une mission à Madagascar; en fait, il s'est arrêté à l'île de France (actuellement île Maurice), où il a séjourné environ trois ans, occupé à des travaux de peu d'intérêt mais se passionnant pour la botanique. Désapprouvant le mode de vie local et mal à l'aise avec le phénomène de l'esclavage, s'étant par ailleurs brouillé avec beaucoup de monde, il est reparti pour la France. Pourtant, tout le reste de sa vie, il a conservé la nostalgie de la nature tropicale, s'en inspirant pour certaines de ses œuvres.

De retour dans la capitale, il est accueilli par d'Alembert et fréquente le salon de M^{lle} de Lespinasse où il rencontre la société philosophique et littéraire du temps. Mais son carac-



Carte postale du début du xx^e siècle.

tère susceptible et quineux, peut-être aussi de graves divergences d'opinion, amènent de l'aigreur dans ses relations avec les encyclopédistes. Il s'éloigne d'eux et mêle sa misanthropie à celle de Jean-Jacques Rousseau avec lequel il s'est lié d'amitié.

Pendant la même période, il fatigue le gouvernement et les bureaux de demandes d'argent : il supposait avoir droit à des indemnités pour ses équipées de Russie et de Pologne ou pour des mémoires que nul ne lui avait commandés.

Pourtant, peu à peu, sa situation s'améliore : il obtient divers postes officiels et en particulier celui d'intendant du Jardin des Plantes, puis de professeur de morale à l'École Normale et enfin devient membre de l'Institut. En 1806, il redevient catholique pratiquant et reçoit la Légion d'Honneur. En 1807, devenu président de l'Académie Française, il prononce l'éloge de Napoléon.

Par ailleurs, il connaît, assez tardivement, des succès littéraires. Son premier livre *Voyage à l'Île de France, à l'Île Bourbon et au cap de Bonne Espérance* ne rencontre qu'un accueil poli (pourtant, c'est l'un de ses ouvrages qui reste relativement lisible actuellement). Il commence à connaître la gloire littéraire avec son œuvre intitulée *Études de la Nature*. Lors de la troisième édition de cet ouvrage, il y inclut un roman intitulé *Paul et Virginie*. C'est cette œuvre sentimentale et exotique qui lui a valu une gloire posthume, œuvre dont Pierre Benoît a dit que « tout l'exotisme français en littérature en est sorti ».

L'un de ses exégètes, dans un livre où il étudie sa carrière de scientifique et en particulier de botaniste², donne de lui la définition suivante : « Savant ignare, philosophe bouffon, prédicateur benoît, censeur hypocondriaque et encenseur béat, Bernardin de Saint-Pierre n'a pas complètement usurpé sa triste renommée. Mais est-il absolument indispensable, pour être un grand artiste, d'avoir été un homme de bien et un penseur profond ? Si après un siècle et demi Bernardin de Saint-Pierre conserve encore une réputation, même mauvaise, c'est moins pour s'être livré à de téméraires et malencontreuses considérations sur la morphologie du melon ou la couleur des puces que pour avoir, ici et là, éclairé la littérature des étincelles d'une espèce de génie ».

Considéré pendant deux siècles comme un chef-d'œuvre de la littérature, le roman *Paul et Virginie* n'est plus guère lu aujourd'hui. Pourtant, tout le monde a entendu parler des deux amants malheureux, aussi célèbres que Roméo et Juliette ou Tristan et Iseult. Cette œuvre a connu une impressionnante carrière : un spécialiste³ a calculé qu'entre 1788 et 1963, il y a eu 555 éditions du roman (en 20 langues), 78 œuvres annexes (théâtre, musique, livres d'enfants, almanach, etc.) et 304 représentations iconographiques (allant de timbres à des billets de loterie). Présidant aux destinées de cette masse énorme : 163 préfaciers, annotateurs, traducteurs et auteurs annexes.

D'autre part, Virginie, personnage de roman, est devenue à tel point l'héroïne de l'île Maurice que l'on a pu inviter les voyageurs à visiter l'église où auraient eu lieu ses funérailles ainsi que sa soi-disant tombe. Dans la petite ville de Curepipe, on peut, de nos jours, admirer une statue de Paul portant Virginie pour lui faire traverser un ruisseau, ce qui correspond à un épisode du roman.



Bernardin de Saint-Pierre jeune.

La maison d'Eragny-sur-Oise

Bernardin de Saint-Pierre a attendu l'âge de 56 ans pour convoler en première noce. Il épouse, en 1792, la fille de son imprimeur, Félicité Didot, qui n'avait que 20 ans ! Le ménage s'installe dans une maison à Essonnes. Trois enfants viennent au monde dont un mort en bas âge ; les deux autres ont été prénommés, comme il se doit, Virginie et Paul. Mais la santé de Félicité se détériore peu à peu : elle souffrait de « mélancolie » (de nos jours, on parlerait de « dépression ») et elle meurt en 1799.

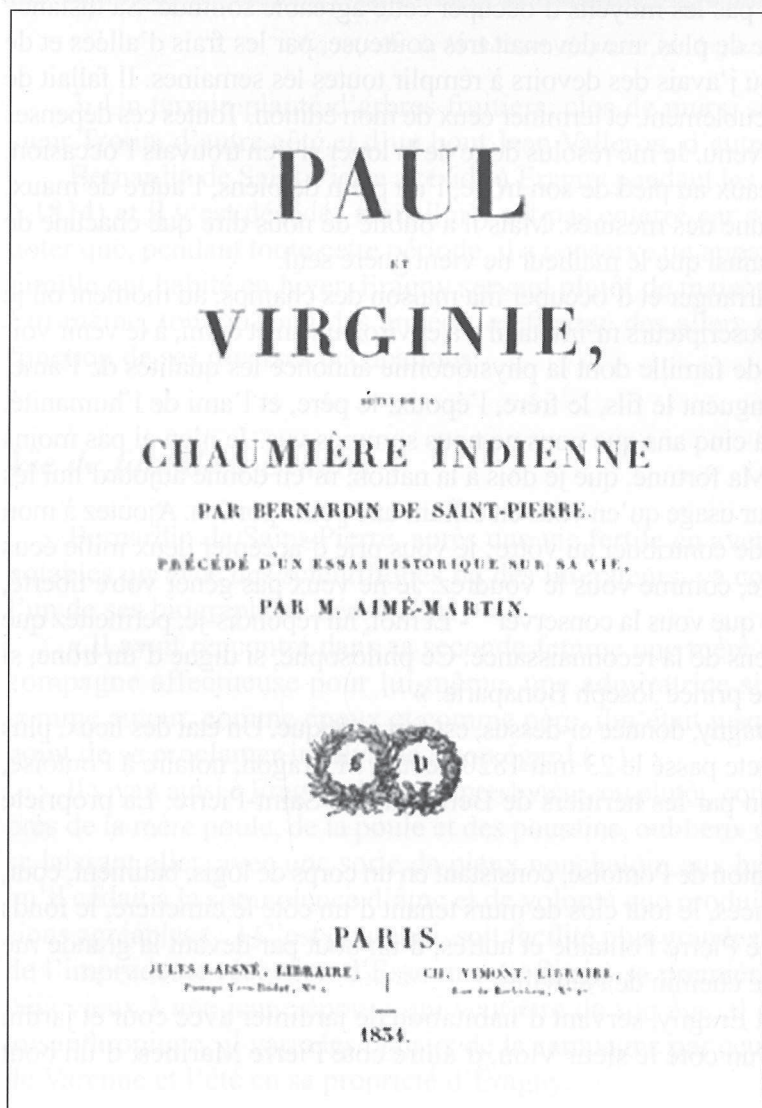
En 1800, à l'âge de 63 ans, Bernardin de Saint-Pierre se remarie avec Désirée de Pelleporc qu'il a fait sortir d'un pensionnat pour jeunes filles nobles et pauvres ; elle aussi était âgée de 20 ans ! C'est avec elle qu'il a résidé à Eragny.

Il est devenu propriétaire d'une habitation dans cette petite commune tout à fait par hasard. Lui-même ⁴, dans le préambule à l'édition par souscription, en 1806, de Paul et Virginie, a décrit le concours de circonstances qui l'ont amené à cette possession :

« Les fonds de mon édition tiraient à leur fin, et j'avais besoin encore d'environ 9 000 livres pour en solder tous les comptes. Le banquier dont j'avais éprouvé la faillite, voyant que je ne voulais pas accepter les vingt-cinq pour cent qu'il m'avait offerts, et que j'étais décidé à réclamer le bien de mes enfants devant les tribunaux, me proposa de joindre à son offre pour 9 000 francs de billets sur une maison solvable, payables d'année en année. Enfin, sa vertueuse sœur venant à son secours me pria d'accepter, pour les 12 000 livres restant de ma créance sur son frère, une maison de campagne qui avait coûté au moins cette somme à bâtir.

Bien des gens ne s'en seraient pas souciés, surtout à cause de son éloignement ; c'était un bien national à sept lieues et demie de Paris. Cependant, le désir de voir cette affaire terminée et l'exemple de la sœur me rendirent facile envers le frère. Je terminai avec lui, et je recueillis ainsi les débris de mon naufrage. Toutefois, quand j'eus examiné à loisir ma nouvelle acquisition, je trouvai qu'elle avait avec mon bonheur plus de convenance que je ne l'avais d'abord imaginé.

Elle est à mi-côte, en bon air ; la vue, quoiqu'un peu sauvage, en est riante ; ce sont des coteaux nus et escarpés, mais bordés à leur base d'une belle lisière de prairies qu'arrose l'Oise et qui, en se perdant en portions de cercle à l'horizon, forment au loin, avec d'autres coteaux, de charmants amphithéâtres. En face, de l'autre côté de l'Oise, sont de vastes plaines bien cultivées. Le jardin, qui n'est que de cinq quarts d'arpent, a été planté avec goût ; ce sont des espaliers couronnés de cordons de vignes, des arbres fruitiers à



mi-côte au milieu des gazons, des carrés de légumes entourés de bordures de fleurs, des bosquets où quelques arbres étrangers se mêlent avec ceux du pays, de petits chemins bordés de fraisiers, qui circulent et aboutissent partout à de nouveaux points de vue. Enfin, il y a un peu de tout ce qui peut servir aux besoins et aux plaisirs d'une famille; la mienne en fut enchantée: il semblait que la maison eût été distribuée pour elle, tant elle est commode et solide. Des caves et des puits creusés dans le roc, deux basses-cours entourées de granges, d'écuries, de remises, et ombragées de beaux noyers; c'était un asile tout à fait convenable à un père de famille, et à un homme de lettres, tel que je le désirais depuis longtemps.

C'est, comme je l'ai dit, un bien national; c'était un presbytère dont le curé a péri sur l'échafaud dans la révolution (*il s'agit du curé constitutionnel Jean-Noël Deluche-Delacroze, ancien maire d'Eragny, arrêté le 10 janvier 1794 sur l'ordre de Crassous. NDLR*); mais c'était pour moi deux nouveaux motifs d'intérêt. Tant de particuliers m'avaient enlevé mon bien que je ne m'y fiais plus. Je pensais au contraire que si la nation me reprenait jamais celui-ci, elle aurait honte d'achever de dépouiller mes enfants, et qu'elle les dédommagerait d'une manière ou d'une autre. Quant à ce que cette maison avait été l'habitation d'un malheureux pasteur, elle ne faisait qu'accroître l'intérêt que je prenais pour elle. Les lieux les plus intéressants pour moi sont ceux qui ont été habités par des infortunés qu'on peut supposer avoir été victimes de leur vertu, ou de leur innocence: il me semble que leur ombre me protège. Comme je n'ai jamais connu mon devancier, cette supposition m'est aussi aisée à faire en sa faveur qu'en celle des anciens habitants de la Grèce et de Rome, dont les ruines ne m'inspirent aujourd'hui de l'intérêt que par l'idée que je me forme de leurs vertus, et de leurs malheurs (...)

Tant de convenances physiques et morales me plaisaient beaucoup; mais il se rencontrait un grand obstacle à leur jouissance, je n'avais pas les moyens d'occuper cette agréable solitude. Sa distance de Paris, qui était pour moi un mérite de plus, me devenait très coûteuse, par les frais d'allées et de venues, seul ou en famille, à Paris, où j'avais des devoirs à remplir toutes les semaines. Il fallait de plus fournir aux frais d'un nouvel ameublement, et terminer ceux de mon édition. Toutes ces dépenses ne pouvaient s'accorder avec mon revenu. Je me résolus donc de la louer si j'en trouvais l'occasion. Homère dit que Jupiter a deux tonneaux au pied de son trône, l'un plein de biens, l'autre de maux, dont il nous envoie alternativement une des mesures. Mais il a oublié de nous dire que chacune de ces mesures est double. Le bonheur ainsi que le malheur ne vient guère seul.

Je me trouvai bientôt en état d'arranger et d'occuper ma maison des champs, au moment où je m'y attendais le moins. Un de mes souscripteurs m'invita, il y a environ un an et demi, à le venir voir à sa campagne. C'est un jeune père de famille dont la physionomie annonce les qualités de l'âme. Il réunit en lui toutes celles qui distinguent le fils, le frère, l'époux, le père, et l'ami de l'humanité. Il me prit en particulier, et dit " Il y a cinq ans que nous ne nous sommes vus. Je n'en ai pas moins conservé le désir de vous être utile. Ma fortune, que je dois à la nation, m'en donne aujourd'hui les moyens. Je n'en peux faire un meilleur usage qu'en vous en offrant une petite portion. Ajoutez à mon bonheur en me donnant les moyens de contribuer au vôtre: je vous prie d'accepter deux mille écus de pension, avec un titre ou sans titre, comme vous le voudrez. Je ne veux pas gêner votre liberté, nécessaire à vos travaux; je ne désire que vous la conserver " - Et moi, lui répondis-je, permettez que je ne vous sois attaché que par les liens de la reconnaissance. Ce philosophe, si digne d'un trône, si quelque trône était digne de lui, est le prince Joseph Bonaparte. »

La description de la maison d'Eragny, donnée ci-dessus, est fort poétique. Un état des lieux, plus terre-à-terre⁵, nous est fourni par l'acte passé le 23 mai 1820 devant M^e Ragon, notaire à Pontoise, au moment de la vente de la maison par les héritiers de Bernardin de Saint-Pierre. La propriété comprend:

1. Une maison sise à Eragny, canton de Pontoise, consistant en un corps de logis, bâtiment, cour, basse-cour, jardin et autres dépendances, le tout clos de murs tenant d'un côté le cimetière, le fonds Antoine Caffin et autres, d'autre côté Pierre Fontaine et autres, d'un bout par-devant la grande rue d'Eragny, d'autre bout par-dérrière le chemin de Neuville.

2. Une petite maison sise audit Eragny, servant d'habitation de jardinier avec cour et jardin derrière, clos de haie vive tenant d'un côté le sieur Vion, d'autre côté Pierre Marines, d'un bout la rue d'Eragny, d'autre bout...



La façade de la maison, donnant sur le parc (Cl. S. Contour).

3. Un terrain planté d'arbres fruitiers, clos de murs, sis audit Eragny, tenant d'un côté le sieur Trostin, d'autre côté et d'un bout Jean Valleron, d'autre bout la sente du moulin.

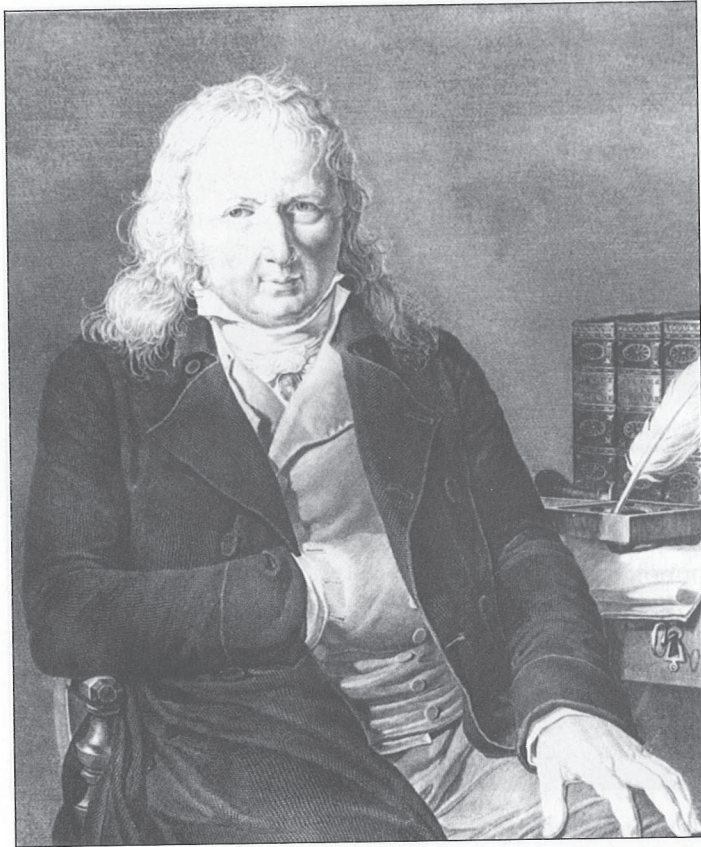
Bernardin de Saint-Pierre a résidé à Eragny pendant les dix dernières années de sa vie (1804 à 1814) et il y est décédé; mais il n'y est pas enterré car ses funérailles ont eu lieu à Paris. À noter que, pendant toute cette période, il a conservé un appartement dans la capitale, où lui et sa famille ont habité en hiver, Eragny servant plutôt de maison de campagne pour la belle saison. Lui-même, tout au long des années, a effectué des allers et retours entre Paris et Eragny, en fonction de ses diverses occupations.

Vie de famille à Eragny

Bernardin de Saint-Pierre, après une vie fertile en aventures et en querelles, tant avec des notables qu'avec des scientifiques ou des littérateurs, va connaître le bonheur domestique que l'un de ses biographes ⁶ décrit ainsi :

« Il avait rencontré dans sa seconde femme une mère dévouée pour Virginie et Paul, une compagne affectueuse pour lui-même, une admiratrice sincère pour ses ouvrages. Satisfait comme auteur, comme époux et comme père, il n'était jusqu'à sa belle-mère qu'il ne chérit au point de se proclamer insolvable à son égard (...)

Il vivait ainsi à Eragny, dans son presbytère, ou plutôt, comme disait Ducis, dans son poulailler, près de la mère poule, de la poule et des poussins, oublieux des hommes plutôt qu'oublié d'eux, se laissant aller, avec une sorte de pieux nonchaloir, aux heures et à la vie, si rassasié de joies qu'il céda à la somnolence d'âme et de volonté que produit l'incessant bercement des impressions agréables (...) C'est pourquoi, soit facilité plus grande pour l'accueil des amis, soit repentir de l'imprudente réclusion d'Essonne (infligé à sa première épouse) ou concession d'un mari déjà vieux à une jeune épouse qui veut être de son âge, il renonce à ses goûts de claustration misanthropique; il varie les plaisirs de la campagne par ceux de la capitale, passant l'hiver rue de Varenne et l'été en sa propriété d'Eragny.



*Bernardin de Saint-Pierre âgé, à l'époque de son séjour à Eragny
(Cl. J. Grimbert).*

Dans ces deux domiciles, il reçoit les intimes (...) ; il fait même des invitations de simple politesse à quelques-uns de ses confrères, à Bougainville, à l'abbé Delille, etc. Utiles à lui-même, ces distractions l'étaient surtout à Désirée. À Eragny, séjour plus sain et moins solitaire qu'Essonnes, elle avait les plaisirs de la Parisienne en villégiature, plutôt que cette impression morose de l'isolement qui avait tant contribué à la mort de Félicité. Aussi acquittait-elle en prévenances sa gratitude d'écolière tirée de la pauvreté et transportée subitement dans le partage d'une existence aisée et célèbre. Elle exerçait délicatement le double empire des fraîches années et de l'esprit ; elle rajeunissait un cœur trop tôt séché par une longue pratique de la gêne et de la haine ; elle l'enveloppait de tout un entourage de calme, de grâces, d'enfance, d'affections ; elle en amollissait l'humeur, déjà un peu pacifiée par le temps ; elle retrempait petit à petit, dans l'inaction, ce ressort toujours tendu

pour des combats dont l'ardeur ne rachetait pas la mesquinerie. »

Les dires ci-dessus peuvent être confirmés par la lecture des lettres envoyées par l'époux à l'épouse ⁷, lorsqu'ils étaient séparés, lettres qui ont été publiées, après décès, par le secrétaire de Bernardin de Saint-Pierre, Aimé Martin, lequel n'a pas eu à les chercher bien loin puisqu'il a épousé la veuve !

Concernant le bonheur domestique, on découvre sous la plume de Bernardin de Saint-Pierre, des phrases comme celle-ci : « O chère solitude d'Eragny, où je trouve le repos qui m'est si nécessaire au sein de ma famille ! Je t'embrasse ma tendre amie, toi, ta mère et nos enfants ».

Les soins apportés à embellir la maison d'Eragny pour complaire à Désirée se trouvent dans des passages comme ceux-ci : « J'ai trouvé un fameux jardinier qui me fournira des sapins, des genévriers, des houx, des bouleaux bien enracinés, de huit pieds de haut ». Ou bien : « On va m'apporter ta tente : la voici qui arrive avec ses bâtons ; elle coûte 99 francs, sans ce que coûtera la pose. Je n'épargne rien, ma chère amie, pour embellir un jardin qui fait tes délices et les miens. »

Quelquefois, Bernardin de Saint-Pierre se montre plus exigeant : « J'arriverai vendredi prochain au soir à Eragny, avec des fonds plus que suffisants pour payer mes dettes. Hâte mes maçons et surtout le menuisier, afin que la porte se trouve achevée en même temps que le mur de séparation. Pour Jean-Louis, qui s'offre de couper mon mur de séparation, je ne sais point de quel Louis tu veux me parler, si c'est de Louis-le-Vert ou de Louis le jardinier ; c'est au premier à jeter les débris de sa construction dans le fond de sa carrière (...) Si, dans tes loisirs, tu pouvais ranger ma bibliothèque avec ta petite troupe, ce serait une belle occasion pour ma fille Virginie de faire voir ses talents en géographie. Il ne s'agit que de ranger dans le rayon le plus élevé les voyages d'Europe, et successivement ceux d'Asie, d'Afrique et du tour du monde. Mais je crains trop les chutes : nous nous en occuperons à notre retour à l'aide de plusieurs matelas. Pour le menuisier : il est bien complimenteur ; je ne me fie pas trop à lui quoiqu'il m'ait donné sa parole de fournir cette porte sous trois semaines ».

Les bonnes relations avec la belle-mère donnent lieu à des lignes comme celles-ci : « Ta mère est remplie d'attentions. Pour lui faire passer le temps un peu plus doucement, je l'ai menée hier chez Franconi où elle s'est fort amusée ; mais elle en revient toujours à sa chère fille et à son cher Eragny ; où elle se trouve, dit-elle, aussi heureuse qu'en Suisse ».

Les invitations lancées par Bernardin de Saint-Pierre, pour distraire sa jeune épouse, nous valent des textes tels que celui-ci : « Enfin, ma chère amie, j'ai obtenu de faire mon discours d'adieux et de réception dans la même séance, pour nos six confrères vivants et morts. Un d'entre eux (l'abbé Dellile) qui n'est ni l'un ni l'autre, s'était venu asseoir auprès de moi. Je l'ai trouvé si aimable et si amoureux de la campagne, et il m'a fait des compliments qui m'ont fait tant de plaisir, que je lui ai offert de venir à Eragny jeudi prochain, et d'y passer quelques jours. Il m'a pris au mot, et m'a demandé seulement la permission d'y mener une des dames qui prennent soin de lui et à laquelle, dit-il, il doit ma connaissance ; dans tout ceci, je n'ai eu en vue que ta dissipation. Tu auras sûrement de jolis vers, car il aime les belles femmes. Notre petite chaumière sera illustrée de sa présence, et comme poète et comme malheureux ».

Désirée, enfin, a mis au monde un enfant mais, celui-ci étant décédé prématurément, elle a reporté ses sentiments maternels sur les deux enfants issus du premier mariage de Bernardin de Saint-Pierre, Virginie et Paul, ainsi que le prouve le texte suivant adressé à la seconde épouse : « Paul dernièrement querellait une baguette à la main avec sa sœur. Je lui ai demandé son arme, il me l'a refusée ; je la lui ai prise et lui en ai donné un petit coup sur le bras. Il n'a point crié ; mais il est devenu immobile, le regard fixé sur moi, et, se levant, il a été à la porte en disant, hors de lui : Oui, vous êtes tous des diables, je veux m'en aller ! J'ai attendu que ce mouvement fût calmé ; après quoi je lui ai dit : - Est-ce que je ne dois pas vous corriger, quand vous me désobéissez ? - Non, s'est-il écrié, ce n'est que maman ! Je l'ai laissé à la porte qu'il ouvrait et refermait tour à tour. Enfin, rendu à lui-même, un peu aidé des conseils de sa sœur, il est revenu à petits pas vers moi et m'a prié en pleurant de lui pardonner ».

La maison d'Eragny avant et après Bernardin de Saint-Pierre

La demeure, construite sous Louis XVI et qui, comme dit ci-dessus, a servi de presbytère jusqu'à la Révolution, a été vendue en tant que bien national le 14 nivôse an V (4 janvier 1797) à M^{me} Razuret, veuve Grivet, demeurant à Paris. C'est cette personne qui a cédé la maison à Bernardin de Saint-Pierre, par un contrat devant M^e Thion de la Chaume, notaire à Paris, le 14 germinal an XII (4 avril 1804).

Après la mort de Bernardin de Saint-Pierre, ses héritiers⁵ ont vendu la propriété à Benjamin Richard, médecin à Paris (23 mai 1820) ainsi qu'à son épouse Jeanne Louise Benoist. L'acte a été signé par « Madame Marguerite-Charlotte-Désirée Lafitte de Pelleporc, veuve de Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, membre de l'Institut, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, demeurant à Paris, rue et Palais de la Sorbonne ». Par ailleurs, celle-ci a représenté à l'acte les deux enfants de Bernardin de Saint-Pierre, lesquels lui ont donné procuration : « Paul de Saint-Pierre, demeurant ordinairement au Palais de la Sorbonne et Virginie de Saint-Pierre, épouse de M. Gaspard Nicolas Lacapelle, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, demeurant à Toul, département de la Meurthe ». L'ensemble du bien est vendu pour 23 000 francs et cette somme est répartie à raison de cinq huitième pour la veuve (quatre huitième comme ayant été commune en biens avec feu M. de Saint-Pierre son mari et un huitième comme sa donataire, le tout au terme de leur contrat de mariage passé devant M^e Cousin, notaire à Paris, le six brumaire An Neuf (28 octobre 1800). Les trois huitièmes restants sont partagés par moitié entre les deux enfants.

Le 20 février 1833, le bien a été revendu par Benjamin Richard à un M. Le Gendre. Enfin, les héritiers Le Gendre, le 12 février 1835, l'ont cédé à la commune d'Eragny qui, à l'heure actuelle, en est encore propriétaire.



*La maison aujourd'hui avec la plaque rappelant la présence de Bernardin de Saint-Pierre
(Cl. S. Contour).*

Pendant assez longtemps, la maison a servi à la fois de mairie et de presbytère. C'est ainsi que l'ont découverte, en juin 1888⁸, des membres de la Société Historique de Pontoise : « L'humble curé du village fait aux excursionnistes le meilleur accueil. M. le Président, parcourant le jardin bâti en terrasse, seul lambeau conservé du domaine important possédé jadis par Bernardin, montre à ses collègues les diverses autres parties qui en ont été détachées, signale l'emplacement où furent une grotte, des massifs d'arbres rares, des plantations diverses, objets des soins particuliers du philosophe, amant de la nature ».

Plus tard, vers 1900, le livre de l'instituteur d'Eragny a décrit ainsi l'habitation : « C'est une maison importante dont la façade, tournée vers l'église, donne sur un jardin assez vaste. On y accède, par la rue, à l'aide d'un escalier. À gauche, une grande porte s'ouvre sur un couloir qui longe la façade opposée et qui mène aux caves, caves dont Bernardin, dans ses écrits, a exalté plus d'une fois la solidité, et le bon aménagement. Aujourd'hui, l'immeuble, racheté par la commune en 1835, sert à deux fins : une partie est affectée à la mairie et l'autre sert de logement au curé. »

Aujourd'hui, cet usage n'existe plus, un hôtel de ville ayant été construit. La maison, toujours d'aspect imposant, est inoccupée et vide, l'intérieur étant, paraît-il, en très mauvais état. Quant à ce qui reste

du beau jardin de Bernardin de Saint-Pierre, c'est devenu un parc public de petites dimensions.

À noter toutefois que l'Association des Amis du Village d'Eragny, de même que la municipalité, se préoccupent de préserver ce patrimoine historique. Des travaux sont envisagés : on espère qu'en 2004, il sera possible de procéder à la réfection des vitraux ; par ailleurs, le contrat régional de la ville d'Eragny (signé en décembre 2003) comprend la remise en état de la maison et, si aucun obstacle ne se présente, les études devraient être menées pendant l'année 2005 et les travaux démarrer en 2006. Le bâtiment serait destiné à abriter une « maison des associations ».

Solange Contour

Sources et bibliographie

1. *Paul et Virginie* par Bernardin de Saint-Pierre, édition établie et préfacée de Jean Ehrard, Gallimard, 1984.
2. *Bernardin de Saint-Pierre ou le Triomphe de Flore*, par Jean-Jacques Simon – Éditions A.G. Nizet, Paris 1967.
3. Cité dans l'introduction de l'ouvrage intitulé *Le naufrage du Saint-Géran – La légende de Paul et Virginie* par Raymond Hein, Éditions Fernand Nathan, Paris, 1981.
4. *Préambule de l'édition par souscription de Paul et Virginie*, P. Didot l'aîné, Paris 1806.
5. Contrat passé devant M^e Ragon, notaire à Pontoise – Archives départementales du Val d'Oise, sous la référence 2 E 15/ 477.
6. *Etude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, par Fernand Maury, Slatkine reprints, Genève, 1971.
7. Correspondance de J.H. Bernardin de Saint-Pierre, précédée d'un supplément aux mémoires de sa vie, par L. Aimé-Martin, Ladvoat, Paris, 1826.
8. « Excursion à Conflans Sainte-Honorine et Eragny – 24 juin 1888 » – *Mémoires de la Société Historique de Pontoise*, 1890.
9. « Bernardin de Saint-Pierre à Eragny-sur-Oise », par Philippe Aubain, *Vivre en Val-d'Oise*, n° 34, 1995.

